

Michael Rutherford

plus travaillés au mixage, Genesis a, dans son nouvel autre, renoué avec une évidente simplicité de conception. C'est là, à n'en pas douter, l'une des nombreuses causes de ce changement entre « Abacab » et les autres disques. Suivant toujours mon guide, je découvre ensuite les deux salles attenantes, réservées aux batteries (acoustique oblige). Malgré les dimensions respectables de ces pièces, tout est passablement encombré par l'équipement proliférant du groupe, toujours en livrée noire, d'autant que la batterie de Chester et l'arsenal de drums électroniques de Phil sont venus renforcer l'ensemble. Telle est donc la tanière où s'est fomenté « Abacab ». Restait à savoir comment et pourquoi.

## ABACAB STORY

Vous vous êtes sans doute déjà demandés comment pouvait se faire un morceau de Genesis, de sa naissance en bribes confuses à sa mise en forme définitive. Le morceau « Abacab », lui-même, parce qu'il est le single en titre, parce qu'il est également un de ceux qui marquent le plus l'écart entre l'ancien Genesis et le nouveau, pouvait à cet égard susciter notre plus grande curiosité. Nous avons donc demandé à Michael Rutherford de nous raconter en détails l'histoire de cette pièce, afin de saisir déjà sur un seul morceau les straté-

gies qui ont présidé à l'ensemble de l'album.

**M.R.** — « Abacab » est un de mes morceaux favoris sur cet album. Le début de l'idée du morceau date de Noël dernier. Nous étions réunis ici pour jammer ensemble et tirer nos nouvelles compositions de ces jam sessions. Tu sais que c'est devenu notre nouvelle méthode de travail depuis « Duke ». « Duke » marque pour moi la fin d'un certain Genesis musicalement, mais sur la façon de travailler, de vivre le groupe, c'est le début du nouveau Genesis. C'est à partir de ce moment-là que nous avons décidé de jouer plus souvent ensemble, au lieu de rester chacun de notre côté à composer. Nous sentions le besoin d'écrire plus collectivement, de voir ce qui pouvait sortir du groupe en tant que tel. D'où de nombreuses jams que nous enregistrions en permanence. Puis nous les réécutions, les analyses, et certains thèmes nés au hasard des jams s'imposaient vraiment. C'est à partir d'eux que nous construisions les morceaux. C'est de cette façon qu'est née la suite de « Duke ». Depuis, nous avons systématisé cette façon de composer. Donc, lors du dernier Noël, juste avant de nous séparer pour passer les fêtes en famille, nous avons eu une période très productive de trois ou quatre jours. C'est toujours ainsi : on peut piétiner pendant quinze jours, puis tout se met brusquement en place, comme par mira-

cle. Près de la moitié de l'album est venue à ce moment, dont « Abacab ». Nous avons appelé le morceau ainsi en référence à la façon dont il est composé, dont nous sommes finalement parvenus à l'agencer. A la base, nous avons trois rythmes différents, que nous avons appelés a, b, c, pour nous y retrouver. Le rythme b est celui qui porte le thème mélodique et le beat c est celui de la section de la fin, l'improvisation. Au départ, nous avons donc ces trois schémas rythmiques, mais nous ne savions pas très bien comment les enchaîner, et nous avons essayé différentes combinaisons, que nous appelions simplement en nommant les rythmes dans leur ordre. Il y eut ainsi « acab », nous utilisions les lettres pour nous rappeler l'ordre employé dans chaque version différente. Et nous avons finalement retenu la version appelée « Abacab ». Cela faisait comme un mot étrange, et nous l'avons gardé comme titre. Je crois que c'est très symbolique de la façon dont est né cet album, d'une façon très spontanée, avec une grande part laissée au hasard et à ces événements imprévisibles qui se produisent lors de la rencontre prolongée de plusieurs personnes différentes. Well, « Abacab » est donc sorti d'une jam session, ce qui explique aussi sa longueur. En fait, le morceau actuel fait sept minutes, mais originellement, il en faisait quinze. Nous l'avons enregistré ainsi, avec, là où il y a la section instrumentale actuelle, une longue partie improvisée. A la réflexion, nous avons trouvé celle-ci trop longue, et nous avons décidé de la couper. Cela pouvait passer très bien sur scène — c'est comme cela que nous pensons le jouer live — mais sur disque, cela risquait d'ennuyer, même si nous-mêmes étions très concernés par cette improvisation, très attachés à elle pour ce qui s'y passait entre nous. C'était vraiment un témoignage d'un moment particulier, exceptionnel, que nous avons vécu à trois. Mais il fallait aussi se mettre un peu à la place de celui qui allait écouter le disque et nous avons coupé.

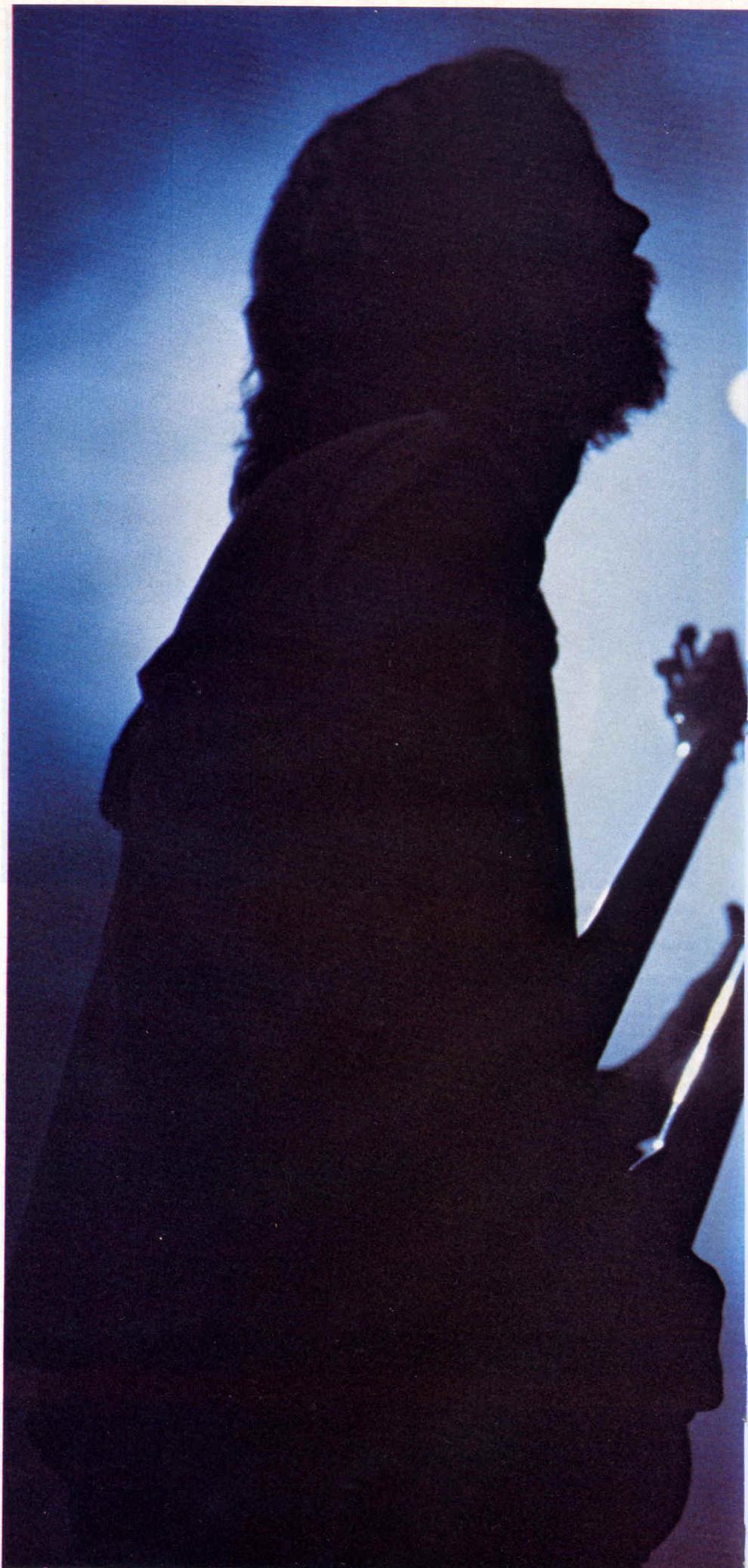
Dans le temps, nos morceaux étaient souvent des collages de thèmes apportés par les uns et par les autres, ou alors des morceaux écrits par un seul d'entre nous et arrangés par les autres. Cette fois, il n'y a pas eu ce genre de « cuisine ». Au cours de la jam, les rythmes, les thèmes ont émergé. Bien sûr, il y eut quelqu'un pour les faire sortir le premier. Le thème principal est de moi. Mais en fait, il a été stimulé en moi par l'interaction de nos trois tempéraments en train de jouer ensemble. D'autre part, il y a parfois des morceaux qui, bien que nés en jam session, sont assez longs à mettre en place. Nous avons les thèmes, mais l'agencement final n'est pas facile à trouver. Pour « Abacab », il y a eu une période donc très productive, et le morceau s'est très vite mis en place sous sa forme définitive. Nous l'avons enregistré quasiment tout de suite, et il n'a pratiquement plus changé. J'ai alors écrit les lyrics, bien après, sans leur accorder trop d'importance, seulement en cherchant à les mettre dans l'ambiance du morceau. A la limite, le mot « abacab » était le seul qui s'imposait. En fait, je ne voulais rien dire de précis, seulement mettre des mots qui sonnent bien sur cette musique. C'est une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas fait imprimer les paroles sur la pochette, contrairement à notre habitude. Nous avons senti vraiment que nous ne cherchions pas de signification particulière aux mots cette fois, et que, détachés de leur musique, sur le papier, ils auraient l'air absurde. Cela m'était déjà arrivé plusieurs

fois auparavant d'être très content des paroles d'une chanson, de trouver qu'elles sonnaient vraiment bien, et, une fois que je les avais lues sur la pochette, de les trouver pas terribles du tout. En fait, les mots que nous utilisons sont faits pour fonctionner à l'intérieur de la chanson, de la musique, et ne riment à rien en dehors. Une autre raison est que nous n'avions pas tellement le temps de les faire imprimer, mais comme nous n'en avions pas trop envie non plus... Sinon, la chanson a été aussi facile à enregistrer qu'elle l'a été à construire. Nous avons travaillé incroyablement vite. Je crois que c'est un signe de bonne santé. Je me méfie beaucoup à présent des enregistrements qui durent longtemps : c'est signe que quelque chose ne va pas. Pour ce qui est des sonorités choisies, de la couleur du morceau, qui paraît très différent de ce que nous faisons avant, il y eut effectivement un parti-pris. Genesis auparavant ressemblait beaucoup à un mur de son ; une sorte de masse très complexe tournée vers celui qui écoutait, qui entendait des sons venir de partout en face de lui. Pour « Abacab », nous avons voulu une autre sorte d'espace sonore. Un espace intérieur avec la musique circulant entre des instruments bien délimités, un son qui soit à l'image de l'échange que nous connaissions. En fait, curieusement, nous n'avons pas changé grand'chose à notre façon de jouer. C'est la façon de produire qui est radicalement différente. Je crois que c'est d'ailleurs là la cause la plus importante du changement que tout le monde ressent dans ce disque. Pour la première fois, nous nous y sommes produits nous-mêmes. David Hentschel, avec qui nous travaillions avant, et qui était un excellent producteur, travaillait beaucoup les sons après coup. Si bien qu'entre la façon dont nous sonnions quand nous jouions et le son obtenu à la fin, la différence était énorme. Cette fois, nous avons enregistré notre son naturel sans rien y changer. « Abacab » est le morceau le plus significatif du disque pour cela. C'est pour cela que je dis que, contrairement à ce que tout le monde a l'air de croire, nous n'avons pas changé tant que cela notre manière de jouer. Voilà l'histoire d'« Abacab », et tu vois qu'elle est en réalité plus simple qu'on ne peut le croire ».

Michael nous avait raconté cela quasiment d'un trait, habité par une profonde jubilation intérieure. Il faut dire que nous avons retrouvé un trio particulièrement euphorique, comme surexcité par le tour qu'il venait de jouer à tout le monde. Je dois même dire que depuis le temps que je les pratique, je les avais rarement vus d'une humeur aussi chatoyante. Banks est, vous le savez, d'un caractère très flegmatique. Michael est, lui, un hôte toujours tranquille, certes infiniment sympathique et cordial, mais pas du genre à se mettre à sauter de joie sur la moquette. Seul Phil était capable de facétie, mais ses déboires privés avaient terni son humeur, ces derniers temps. Cette fois, à Fisher Lane Farm, le trio était aux anges, fébrile et satisfait, et débordait d'entrain. Vous me direz qu'il y avait de quoi : ce n'est pas tous les jours qu'on enfante un « Abacab ».

## 100 % GENESIS

Puisque les garçons étaient volubiles, nous en avons profité pour sonder plus avant les états d'âme de ce bouleversement intérieur, afin de faire saillir les motivations de cet aspiration au renouvellement.



**H.P.** — Est-ce tout à fait délibérément que vous en êtes arrivés à une telle remise en question, à ainsi tout chambouler dans Genesis ?

**M.R.** — Absolument. Avec « Duke », nous avons repris goût à être ensemble, mais nous avons trouvé que la musique que nous y faisons était trop évidente. Nous faisons très naturellement des choses on ne peut plus genesisiennes, mais il n'y avait plus aucune surprise. Le danger de la routine nous guettait, plus ou moins rapidement. Nous avons donc décidé de tout changer, de faire autre chose avec Genesis. Les Moody Blues nous ont fourni un exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Ils ont écrit des choses superbes, des chansons que je paierais cher pour avoir composées, mais en douze ans, ils n'ont pas changé, et l'on a vu ce qui en a résulté. En fait, il fallait cesser d'être aussi prévisibles que nous l'étions. Genesis n'était rien d'autre qu'un son particulier, assumé par le groupe. Le groupe a repris le dessus et fait maintenant toutes les musiques qu'il a envie de faire. Genesis n'a plus le même sens, la même signification, c'est certain.

**H.P.** — L'album de Phil n'a-t-il pas agi comme un déclic pour tout le groupe ? Ce qu'il a risqué sous son seul nom n'est-il pas repris actuellement par le groupe, ne serait-ce que ce « No reply at all » qui est directement dans la lignée de sa version de « Behind the lines » ?

**M.R.** — Toutes nos expériences solo ont en fait été très profitables, mais, effectivement, alors que nous étions, Tony et moi, restés assez proches de Genesis malgré tout, Phil nous a montré que l'on pouvait faire autre chose. Pour ce qui est des cuivres, par exemple, c'était en fait une idée que nous avions depuis longtemps. Mais nous n'avions jamais eu l'occasion ou le courage de le faire. Phil a fait l'expérience pour nous. Il est certain aussi qu'un morceau comme « No reply at all » va plus que les autres dans le sens des désirs de Phil, mais nous y avons pris, Tony et moi, beaucoup de plaisir. En réalité, je crois que notre problème était que, lorsque nous composions auparavant, nous composions pour Genesis. Toutes les idées qui nous venaient et qui ne cadraient pas avec les caractéristiques du Genesis Sound, nous les mettions de côté. Il m'est souvent arrivé d'écrire des chansons, assez différentes de ce que Genesis faisait alors, et de me dire : « Oh non, ça pour Genesis, ça ne marchera jamais ! Je ne peux pas faire ça ! ». Mais nous avons à présent totalement dominé cette auto-censure. Nous laissons venir naturellement tout ce qui peut arriver, nous ne rejetons plus rien à l'avance, c'est ce qui explique qu'« Abacab » soit si différent. Phil, avec son album, était allé satisfaire hors de Genesis l'envie qu'il avait de toucher à d'autres musiques. En cela, il va contre les principes d'« Abacab ». A présent, il peut faire ce genre de musique à l'intérieur de Genesis, et c'est beaucoup plus naturel. Toutefois, je ne crois pas que ce soit l'album de Phil qui nous ait le plus influencés. Le fait le plus important est que nous nous soyons assumés nous-mêmes au niveau de la production.

**H.P.** — Etait-ce votre grand but que cette indépendance technologique ?

**M.R.** — Oh oui ! Nous avons dû attendre d'être plus aguerris que nous ne l'étions dans les techniques d'enregistrement pour pouvoir nous prendre en charge, et cette attente fut longue. Nous ne voulons pas dire par là que nos producteurs étaient

mauvais, seulement ils étaient un intermédiaire entre notre musique et nous. Ils savaient nous proposer des sonorités belles ou bizarres, mais simplement ce n'était pas ce que nous avions exactement en tête. Or, pour réaliser ce que nous avions en tête justement, il nous fallut apprendre à nous servir d'un studio, et ce n'est pas facile. Mais à présent, Genesis est 100 % lui-même et sonne comme nous l'entendons.

**H.P.** — Je suppose quand même qu'il y a quelques temps encore tu ne t'entendais pas jouer de la guitare aussi rageusement que dans « Abacab » ?

**M.R.** — Non, bien sûr. J'ai été de longues années un guitariste jouant des morceaux doux et de jolis arpèges. Mon erreur aurait été de continuer à l'être. J'ai vraiment envie de découvrir autre chose au travers de la guitare. Je ne l'avais jamais vraiment travaillée avant que Steve s'en aille, et seulement à présent, j'arrive à en obtenir ce que je désire, ou plutôt tout ce qu'il peut m'arriver de désirer. Bon, le groupe, à une époque, s'est imposé parce qu'il avait le guitariste le plus compliqué, le keyboard wizard le plus virtuose, le batteur le plus remuant. Nous avons fait nos preuves dans ce domaine, ce n'est plus la peine de continuer à administrer des preuves alors que tout le monde a compris. C'est pourquoi nous en sommes venus à des chansons plus simples, à une instrumentation plus dépouillée, dans le sens des Beatles, finalement.

**H.P.** — Et finalement, si l'on excepte cette reformation de King Crimson qui n'en est pas une, Genesis est le seul groupe de la génération des groupes progressifs à être toujours en vie. Vois-tu une raison à cette pérennité particulière de Genesis ?

**M.R.** — Je crois surtout que les autres groupes n'ont pas su ou pas pu trouver le moyen de rester ensemble et de faire autre chose en même temps. Tous ont eu cette tendance à entretenir entre eux des habitudes et à chercher hors des groupes quelque chose de frais. Je pense que Genesis a duré parce qu'il a su faire des nouveaux démarrages de ce qui, pour d'autres, aurait été des morts certaines. Un groupe ne peut durer que s'il a quelque chose de frais à proposer, à chaque instant, et pour cela, il doit parvenir à se remettre tout le temps en question sans en mourir, ce qui n'est pas facile. Je crois aussi que les albums solos nous ont bien aidés à conserver Genesis. Au bout de dix années passées à contribuer une sorte d'entité collective, on sent fatalement le besoin de s'occuper un peu de sa propre extension. Le tout est de le faire sans vider le groupe de la substance que l'on y met. Mais je crois que l'essentiel est d'oser faire autre chose, au lieu de se répéter soi-même, indéfiniment. Seulement, il faut se méfier, et éviter de croire que ce qui vous change paraîtra neuf aux yeux du public. Certains groupes ont changé en se mettant au disco ou à la new-wave. Honnêtement, cela les excitait, leur rendait goût à leur musique, c'était nouveau pour eux. Mais pour eux seulement. Il faut éviter de tomber dans ce piège-là. C'est pourquoi nous avons censuré cette longue partie d'« Abacab » qui pourtant nous plaisait énormément. C'était nouveau pour nous, mais cela risquait de paraître aux autres comme une simple improvisation psychédélique ou bluesy de plus. Ce qui est nouveau pour soi ne l'est pas forcément pour tout le monde.

Heureusement, dans le cas d'« Abacab », l'inédit de Genesis fut aussi le nôtre.

Hervé PICART